Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 41 (1991)

Heft: 4

Buchbesprechung: Naissance de la science politique en France (1870-1914) [Pierre Favre]

Autor: Aguet, Jean-Pierre

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dès lors, sur ce terrain, il conviendrait de reprendre la recherche en fonction même de cette mutation intervenue dans les modes de perception en précisant le développement – «non tant effacement de la violence» que *«montée de l'intolérance à la lisibilité de la cruauté collective»* qui explique l'étrangeté d'Hautefaye et toute «l'horreur du cannibale» qui lui est liée, comparée aux autres types de violences du XIXe siècle. «Nous ne savons pratiquement rien des foules massacreuses du XIXe siècle»: il est donc temps, selon Alain Corbin, de dépasser «cette histoire pudibonde et douce» qui, en bref, «bloque la quête des figures de l'horreur et des pratiques de la cruauté» au moyen de travaux adéquatement conçus. Reste à souhaiter que cet appel à une histoire à faire soit entendu.

Lausanne *Jean-Pierre Aguet*

PIERRE FAVRE, *Naissances de la science politique en France (1870–1914)*. Paris, Fayard, 1989. 331 p. (L'Espace du politique). ISBN 2-213-02325-5.

Dans les limites chronologiques qu'il s'est fixées – de la fondation, en 1871, de l'Ecole libre des sciences politiques à la publication, en 1913, du *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la IIIe République* d'André Siegfried – et dans une optique historienne qui doit, semble-t-il, beaucoup aux problématiques de P. Bourdieu et de M. Foucault, P. Favre a voulu situer les points repérables d'émergence – d'où ce pluriel: «naissances» – de la science politique en France, alors «somme toute, la science sociale se saisissant de l'actualité». Recherche faite à un premier niveau que l'auteur a entendu préciser: si la science politique fut «fille de déterminismes ... spécifiques: l'autonomisation progressive de la catégorie du politique, l'apparition d'une administration moderne et la croissance du personnel administratif des Etats, la diffusion de la démocratie en ce qu'elle légitime l'étude ‹objective› de la politique dans un climat de libre discussion», elle demeure encore difficile à situer en fonction des «déterminations macro-sociologiques» qui sont celles de son apparition, de l'aveu de l'auteur: «Je crois qu'on ne sait pas encore exactement traiter de ces méga-connexions que constituent les rapports entre transformations sociales et émergence d'une science, entre systèmes de domination et représentations scientifiques, entre politique et savoir – du moins, je ne le sais pas.» D'où une étude qui entend se limiter à «une ‹relocalisation des facteurs déterminants›, c'est-à-dire à privilégier un certain nombre de mécanismes sociaux dont la connexité avec l'histoire de la science politique est plus grande» et qui «s'organisent, eux, clairement».

De cette «relocalisation» – réussie – le premier «facteur déterminant» est la constitution de l'Ecole libre des sciences politiques, conçue à l'origine «pour être au service de la science» non sans que se manifeste une volonté d'action politique au lendemain du désastre de 1870, et qui se vit contrainte, pour assurer son existence, de se muer en haute école professionnalisée. Cette installation institutionnelle n'empêcha ni des coups de force sur un territoire alors tenu par une science politique doctrinale, programmatique, d'inspiration philosophique, tant par les tenants d'une science politique «positive», «expérimentale» que par ceux prônant des sciences politiques «camérales» – auxquelles on devait substituer les disciplines du droit public – ou l'absorption de la science politique par la psychologie collective; ni une «guerre de positions», parallèle, quant à la place à faire à l'enseignement de la science politique dans l'institution universitaire: où? sous quelle dénomination? Plus tardives, d'autres controverses non moins vives eurent lieu: – où situer science – ou sociologie – politique dans les «taxinomies du savoir» alors établies? aux durkheimiens rigoureux qui ne fixent pas de «place définie à la sociologie politique», s'opposent d'autres sociologies – ainsi celle de Gabriel Tarde – beaucoup moins méthodiques qui lui accordent prééminence; – quel devrait être l'objet – et avec quelle acception – de la science politique? fallait-il l'en-

tendre comme «science de l'Etat» – avec des conceptions divergentes voire incertaines coïncidant avec la difficile construction de l'appareil d'Etat républicain – ou comme «science des questions politiques» dont l'objet même serait tributaire d'une actualité sans cesse mouvante: questions parlementaires, sociale, coloniale?

L'ouvrage s'achève sur une monographie d'histoire intellectuelle restituant la genèse de l'ouvrage, célèbre aujourd'hui, d'André Siegfried (1875–1953) qui n'eut pourtant alors aucun succès, mais constitue un indice précieux dans l'histoire ici reconstituée. Ce livre novateur et quasi unique en son genre en 1913, P. Favre le qualifie d'«hybride», parce que tenant à la fois de l'œuvre de science, de l'essai politique, du tableau géographique et de la recherche de sociologie qui ne dit pas son nom, faisant appel à la statistique décomptante et à la cartographie – et à sa capacité démonstrative –, sans s'interdire de recourir à une psychologie des peuples mal assurée et à des notions d'ordre moral, et d'attribuer au phénomène observé une continuité – qui sera contestée. De plus l'ouvrage est à considérer non comme fondateur de la géographie électorale, mais comme formulant, au moyen d'une combinatoire originale, une théorie du comportement électoral dont le degré de scientificité – ô Popper – fut attestée par les réfutations dont elle fut l'objet: qu'on pense à P. Bois et à ses *Paysans de l'Ouest.* Enfin, d'une contribution située au confluent de l'observation scientifique et de la pratique politique, au «ton si particulier, à la fois lointain et engagé, personnel et objectif», P. Favre en vient à constater, étude faite, que, faute «d'un champ scientifique susceptible de donner la répartie à l'auteur», elle fut «sans antécédent et sans postérité», et qu'elle demeure aussi exceptionnelle dans l'itinéraire même de son auteur qui s'était montré d'abord géographe et, après cette œuvre politologique, le redevint. Ainsi l'œuvre de P. Favre, qui illustre une certaine manière d'histoire intellectuelle des sciences sociales, aboutit à conclure que la science politique, «science orpheline», «sans père fondateur», paradoxalement, put se faire une petite place au soleil notamment par «l'addition de médiocres recherches» qui «finit par produire quelque chose qui commence à être une science».

Lausanne *Jean-Pierre Aguet*

CHRISTOPHE CHARLE, *Naissance des «Intellectuels». 1880–1900.* Paris, Editions de Minuit, 1990. 271 p. (Le Sens commun) ISBN 2-7073-1331-9.

En France, aujourd'hui, on ne publie plus guère intégralement les thèses de doctorat à raison de leur ampleur souvent massive et/ou de leur degré élevé d'érudition sinon de sophistication: on ne donne plus au public que des textes remaniés sinon raccourcis ou simplifiés et souvent privés de leur apparat savant. Dans le cas de Christophe Charle, le problème se complique: une thèse publiée, fragmentée et remaniée: après *Les Elites de la République. 1880–1900* (1987), l'ouvrage ici recensé. Celui-ci, s'il peut se lire seul, participe néanmoins d'une conduite de recherche, d'une problématique d'ensemble qui ne devient peut-être complètement perceptible qu'à la condition de joindre à ces deux morceaux d'autres pièces[1] encore, le tout – sans doute inachevé – constituant une sorte de puzzle scientifique patiemment construit depuis des années par un chercheur persévérant et perspicace. Cette manière de travailler entraîne que les œuvres elles-mêmes se trouvent aussi construites à la manière d'un puzzle, car elles imbriquent des résultats de recherches qui, si elles sont méthodologiquement différentes, empruntant notamment à P. Bourdieu et à V. Karady nombre d'optiques et de notions, visent toutes, en se combinant, à rendre compte du problème travaillé et dans sa complexité et

1 Voir notamment: «Champ littéraire et champ du pouvoir: les écrivains et l'affaire Dreyfus» dans *Annales ESC,* mars–avril 1977, pp. 240–264; *La Crise littéraire à l'époque du naturalisme, roman, théâtre, politique.* Paris, Presses de l'Ecole normale supérieure, 1979.